

Twyla Tharp multiforme, raffinée et ‘easy going’

S’il y a une chorégraphe-star dans la danse américaine, c’est Twyla Tharp. Les ballets pour des compagnies majeures, le théâtre, la comédie musicale, le cinéma, la télévision... Sans frontières mais avec un style et une personnalité uniques. Son invention de danse est à l’apparence «démocratique» et informelle mais elle est en réalité rigoureuse, voire intransigeante. Tout comme son caractère. On en parle à l’occasion de la récente tournée de sa compagnie

Une certaine idée des États-Unis d’Amérique continue de faire rêver l’Europe. L’utopie d’une démocratie où les opposés cohabitent dialectiquement. La grande envergure de la nouvelle frontière, un ailleurs à inventer. Sa capacité à rassembler des professionnels excellents (poussés par un système très compétitif) avec l’esprit ‘easy going’ (décontracté), où spontanéité ne veut pas dire laisser-aller. Le talent au-delà de la technique. Et le coup de pinceau de l’ironie, tout juste pour ne pas se prendre trop au sérieux.

Dans la danse, cette idée de l’Amérique est incarnée, depuis plus d’un demi-siècle, par la chorégraphie de Twyla Tharp. L’ex jeune fille de Portland (état de l’Indiana) – qui fut poussée à l’excellence par une «mère tigresse», enseignante de musique qui lui imposa un régime draconien à base d’études en tous genres (de la

Twyla Tharp
(ph. R. Afanador)



danse classique, à l’école de Beatrice Collenette de la compagnie de Pavlova, au *baton twirling*, aux claquettes et au violon) culminant avec une maîtrise en histoire de l’art au prestigieux Barnard College de New York – est aujourd’hui une dame âgée de 75 ans, à la cheve-

lure argentée, qui n’a aucune intention de décompresser.

«Je travaille – elle nous raconte – je me lève tous les jours à six heures du matin et le soir je sors rarement. On conquiert la longévité créatrice si l’on reste rationnel et à la fois émotif et instinctif. Il suffit de lire beaucoup, de continuer à aimer et de rester ouvert à la vie».

L’ADN de la longévité créatrice semble appartenir aux grands anciens de la chorégraphie américaine; Martha Graham et Merce Cunningham en sont un exemple parfait et Paul Taylor, qui a 85 ans, continue d’en être un symbole. Twyla resta peu de temps sous leur égide: elle étudia avec Graham et Cunningham et dansa pour Taylor.

«J’étais très jeune – se souvient-elle – quand en 1965 déjà je fondai ma propre compagnie et mes études se terminèrent quand je commençai à créer mes chorégraphies. À part ça, il a été important de travailler avec des maîtres si entraînants et cultivés. Quand je me suis mise à mon compte, j’ai cherché à me développer indépendamment de ce début».

En effet, Tharp s’appuya sur la devise révolutionnaire du *post-modern*: «tout mouvement est danse». Et elle commença à disséquer la dynamique du mouvement avec un sens des géométries qui reflétait sa sensibilité d’historienne de l’art (voir les silhouettes en mouvement où les corps des danseurs se décomposent dans les premières scènes de *The Catherine Wheel*, la pièce théâtrale sur la musique de David Byrne).

«À l’université – se rappelle-t-elle – j’eus l’avantage d’étudier la peinture, la sculpture, l’architecture et d’approfondir les différences entre les diverses périodes historiques, par exemple entre le Baroque et la Renaissance. J’ai toujours beaucoup lu, pas seulement les œuvres principales des grands écrivains comme Balzac et Dickens, mais aussi les écrits entre un livre et l’autre, pour me concentrer sur le processus de création».

Comme d’habitude, dans l’avant-garde new-yorkaise du début des années 1970, Tharp commença à travailler avec sa compagnie dans des espaces alternatifs, des lycées et des galeries d’art, pour détruire l’idée que le ‘modern’ ou le ‘post-modern’ étaient moins importants que le classique: le contemporain devenait ainsi un langage inclusif où l’on mélangeait tout, le jazz, la danse primitive, le classique, comme dans un «mall», un centre commercial. Twyla, l’éclectique, posa ainsi les bases d’un



Twyla Tharp
Dance
Company:
“Yowzie”,
c. Twyla Tharp
(ph. R. Afanador)

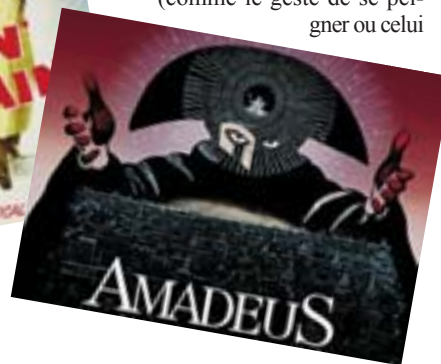


style «crossover», un creuset qui abattait pour la première fois les frontières de la danse mais aussi de la musique, symphonique et pop, réunissant la grande et la petite culture. Aujourd'hui tout cela nous paraît évident, mais à l'époque ce furent des choix surprenants qui conférèrent un côté plus «démocratique» et informel à l'idée du ballet lui-même.

«J'ai grandi dans un drive-in géré par ma famille en Californie et cela m'a inculqué l'idée que l'art doit s'adresser à tout le monde. Ma mère m'a transmis une idée de liberté dans les choix musicaux, sans différencier entre Irving Berlin et Chopin, Beethoven, le jazz américain et Scott Joplin. La musique américaine ne vaut pas moins que l'euro péenne».

De ce principe ont vu le jour des spectacles comme *Deuce Coupe* sur les chansons des Beach Boys pour le Joffrey Ballet, les comédies musicales *Movin' Out*, créée avec Billy Joel, et *The Times They Are A-Changin'* consacrée à Bob Dylan. Ensuite, à l'attitude «easy» à l'égard de la culture, on a associé un autre élément caractéristique du style Tharp: le «sense of humour». Mikhaïl Baryshnikov (qui voulut la chorégraphe à ses côtés pendant la décennie de sa direction artistique à l'American Ballet Theatre) a été l'instrument le plus parfait pour réaliser cette alchimie très délicate. Dans le célèbre *Push Comes to Shove* de 1976 le blond Misha, à l'époque étincelant prince du ballet, a révélé un talent comique inattendu: le corps comme divisé en deux, à la hauteur de la taille, les bras qui tourbillonnent et qui englobent, dans le lexique classico-académique le plus raffiné, des mouvements du quotidien (comme le geste de se peigner ou celui

Twyla Tharp Dance Company: "Yowzie", c. Twyla Tharp





*Philip Glass,
Twyla Tharp,
David Bowie
(ph. C. Rosegg,
1996)*

plus populaire du bras d'honneur), les jambes qui se dégagent dans des équilibres obliques, des vrilles, des déviations fulgurantes. Une danse qui sent son Broadway avec une saveur à la *Chorus line*: un chapeau melon, un costume étincelant, les «en dedans» et les mouvements de bassin à la Bob Fosse.

En 1982, ce fut le tour de *Nine Sinatra Songs*, toujours avec Baryshnikov mais cette fois en smoking en mâchant un chewing-gum. Le résultat est la quintessence de l'élégance: un équilibre miraculeux, très difficile à répéter, même si c'est une star du ballet comme Marcelo Gomes qui le danse aujourd'hui. Pour un public plus large, Tharp demeure toutefois la chorégraphe de films cultes comme *Hair*, *Amadeus*, *Ragtime* de Milos Forman, *Soleil de nuit* de Taylor Hackford avec Baryshnikov et Gregory Hines.

Et si le passé de la chorégraphe est raconté dans l'autobiographie intitulée *Push Comes to Shove* (elle a ensuite publié deux manuels, *The Creative Habit* et *The Collaborative Habit*), que l'avenir lui réserve-t-il? Toujours le théâtre, Broadway, Hollywood? «*Je pense constamment à chaque chose, comme à de nombreuses facettes de la lune* – affirme-t-elle. *Je n'ai jamais dit jamais dans le passé, mais je ne peux pas me compromettre sur l'avenir. Ce qui est certain, c'est que je suis en train de travailler à un nouveau livre. Mais c'est tôt pour en parler.*»

Valeria Crippa

*Alvin Ailey
American
Dance
Theater:
"The Golden
Section",
c. Twyla
Tharp
(ph. P.
Kolnik)*

